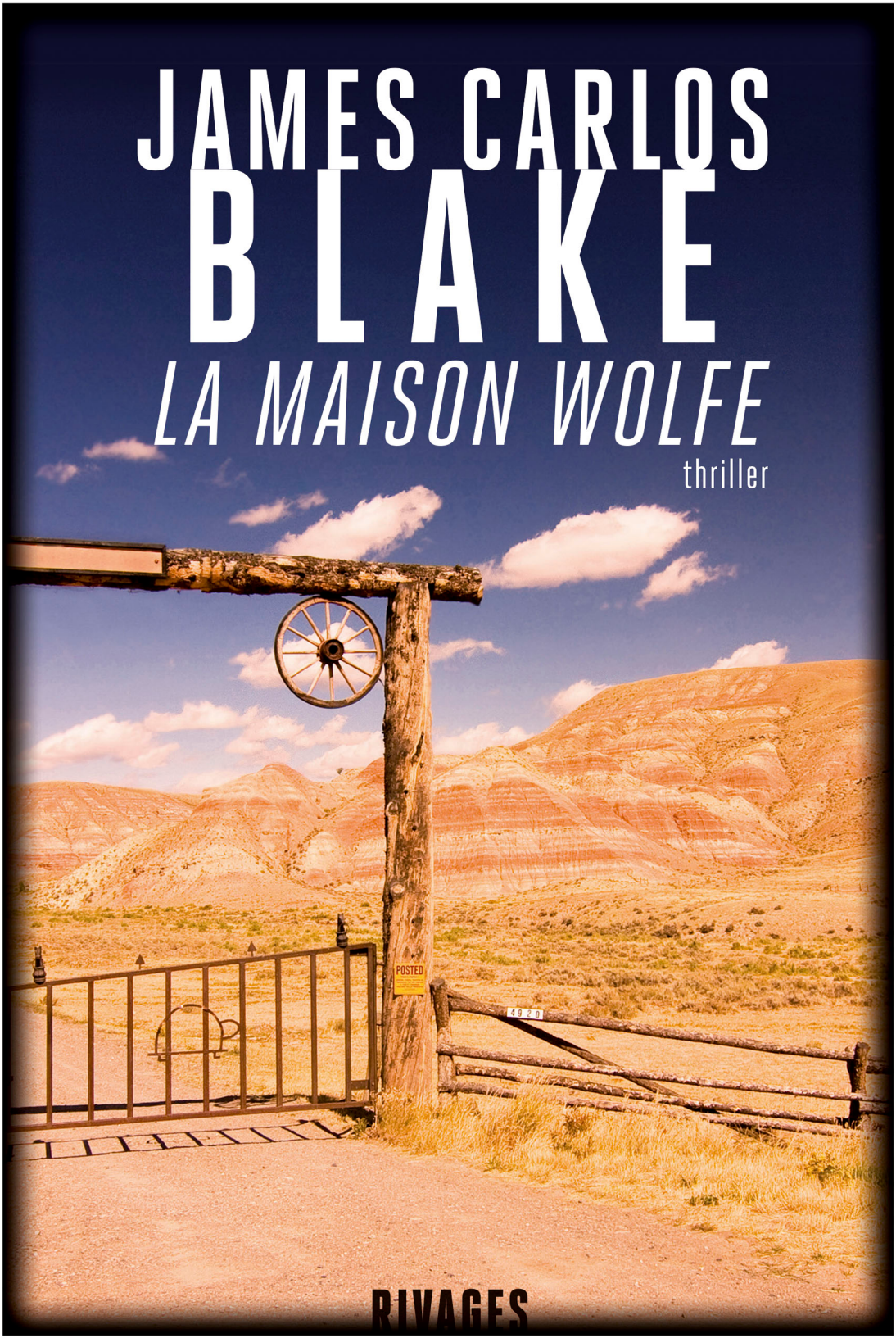
JAMES CARLOS

BLAKE

LA MAISON WOLFE

thriller



RIVAGES

À l'occasion d'un mariage dans la haute société de Mexico, un petit chef de gang réussit le très audacieux kidnapping d'une dizaine d'invités, fait d'armes qui doit lui permettre de rejoindre un grand cartel. Il ne peut pas savoir que parmi ses otages se trouve Jessie Wolfe, membre du clan Wolfe, cette famille de trafiquants très organisés qui opèrent à la frontière entre le Mexique et les Etats-Unis. Alors que tout semble se résoudre par le versement d'une rançon, Jessie tente de s'évader car elle a bien compris que les jours des otages étaient comptés. De leur côté, les Wolfe, jaloux de leur indépendance et de leur réputation, montent une véritable expédition punitive à travers les bas-fonds de Mexico.

James Carlos Blake est né à Tampico au Mexique, puis il émigre aux Etats-Unis avec sa famille. Après avoir exercé mille métiers (dont chasseur de serpents), il devient professeur à l'université de Floride et se consacre à l'écriture de romans noirs. *La Maison Wolfe*est le deuxième volume de la saga de la famille Wolfe, une série de romans d'action pleins de bruit, de fureur et de personnages hauts en couleur. Le chef-d'œuvre de Blake, *Crépuscule sanglant,*a remporté le Los Angeles Times Book Prize et *Red Grass River*a reçu le Grand Prix du roman noir étranger au festival de Beaune.

Du même auteur
chez le même éditeur

Les amis de Pancho Villa
L'homme aux pistolets
Crépuscule sanglant
Dans la peau
Un monde de voleurs
Red Grass River
La Loi des Wolfe
La Maison Wolfe

JAMES CARLOS BLAKE

La Maison Wolfe

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Emmanuel Pailler

Collection fondée par François Guérif

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages. fr

Ouvrage publié sous la direction de François Guérif

Titre original : *The House of Wolfe*

Couverture : © Getty Images

© James Carlos Blake, 2015
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2016
pour la traduction française
ISBN : 978-2-7436-3957-0

En mémoire de ma grand-mère,
MAMÁ CONCHA, conteuse d'histoires incomparable

« Même si ta maison est bâtie dans la pierre la plus dure, elle n'est pas plus solide que le cœur de ceux qui y vivent. »

ANONYME

« Oui, le caractère fait le destin ; pourtant tout n'est que hasard. »

Philip ROTH

« Chacun de nous n'aura d'autre monde que lui seul. »

Jim HARRISON

« Être libre, c'est faire ce que tu veux tant qu'on ne t'en empêche pas. »

VIEUX DICTON MEXICAIN

TERRE-WOLFE, TEXAS

RUDY

C'est un dimanche plus calme que d'habitude à la Niche ; nous ne sommes plus qu'une demi-douzaine – sans compter les matous résidents de la cantine, Captain Kiddo le borgne et orange et Sugar Ray le noir, qui somnolent sur l'étagère au-dessus du bar. Je joue au blackjack à un dollar le tour avec mes cousins Charlie Fortune et Eddie Gato. Lila la barmaid fait office de croupier derrière le comptoir, à côté de Charlie. Assis à une table voisine, mon frère Frank et le Professeur partagent un pichet de bière. Il s'est mis à pleuvoir vers midi et ça tombe encore, pas beaucoup mais régulièrement. La température a baissé dans l'après-midi mais la porte d'entrée est restée ouverte, comme les fenêtres derrière les volets anticycloniques entrebâillés. Tout le monde porte une veste ou un sweat sauf Charlie, qui arbore un T-shirt sans manches proclamant « Une société armée est une société polie ». C'est à cause de Charlie que les fenêtres sont ouvertes. C'est son bar et il aime qu'il y fasse frais, et pour lui, il ne fait pas froid tant qu'on est au-dessus de zéro. L'air est chargé d'odeurs du fleuve et de boue végétale, et les gouttières du toit dégorgent un flot ininterrompu dans les citernes. L'un dans l'autre, une agréable soirée de janvier

dans le delta du Rio Grande. Une soirée où la dernière chose qu'on attend, c'est le danger.

Il y a peu de chances qu'un étranger, même de passage, débarque par ici, vu que Terre-Wolfe ne mène nulle part. On est au milieu de nulle part d'ailleurs, à mi-chemin entre Brownsville et l'embouchure du Rio Grande, sur une soixantaine d'hectares au milieu des dernières palmeraies bordant le fleuve – une petite forêt exubérante, en fait, avec pas mal d'arbres couverts de mousse espagnole. Terre-Wolfe est une ville dûment enregistrée depuis 1911, et porte le nom de nos ancêtres fondateurs, mais avec sa population de soixante-six habitants seulement et ses chemins de terre, à l'exception de la rue principale, goudronnée et gravillonnée, il ne s'agit guère que d'un hameau. Quand nous parlons de « ville », nous voulons dire Brownsville. On peut passer à côté sur la route de Boca Chica Beach sans jamais remarquer notre présence, sauf un petit panneau « Terre-Wolfe, 1,5 km », avec une flèche indiquant l'allée sablonneuse qui serpente dans les buissons vers la palmeraie. Même de nuit, on ne voit pas les lumières, à cause des arbres. Une fois tous les deux millénaires, quelqu'un atterrit par ici par pure curiosité, mais sinon personne ne vient nous voir, sauf le samedi soir pour savourer le menu spécial de la Niche : gombo aux fruits de mer ou barbecue, au choix. La plupart de ces clients sont des habitués de Brownsville. Charlie adore cuisiner et aime attirer une foule à la cantina une fois par semaine, sans se soucier qu'il y ait presque toujours une bagarre à ces occasions – ce qui est d'ailleurs généralement considéré comme un divertissement. Mais malheur à celui qui sort un couteau dans une bagarre. Et grand malheur à celui qui sort un flingue.

Charlie, radieux, remporte sa sixième main d'affilée et ramasse les trois dollars, les ajoutant à sa pile.

Eddie dit qu'il se demande si quelqu'un, qu'il préfère ne pas nommer, n'est pas en train de glisser des cartes gagnantes à son patron.

Lila lui fait un doigt avec un doux sourire.

« Éloquent », commente Eddie avant de se rendre aux toilettes. Il se retourne à mi-chemin pour faire un clin d'œil à Lila, qui le lui rend. Ils se fréquentent depuis deux mois. Leur manège n'échappe pas à Charlie, qui se tourne vers moi en levant les yeux au ciel.

« Siboney » se termine sur le juke-box, une copie de Wurlitzer. Frank va mettre un CD d'ambiance, un Sinatra, qui convient à une nuit pareille. Jamais vu une telle diversité dans un juke-box. Il y a de tout, de Hank Williams à Xavier Cugat en passant par les Rolling Stones, mais la moitié c'est des classiques de big bands. De temps en temps, des gens râlent contre Glenn Miller et Artie Shaw, mais Charlie se contente de hausser les épaules, en disant que personne n'est obligé de les écouter. C'est son bar, sa musique. Aucun client sobre ne proteste. Il est imposant, Charlie. C'est le seul Wolfe connu à avoir dépassé un mètre quatre-vingts. Puissamment musclé, il est souple et rapide comme un serpent. Ses cheveux coupés en brosse, sa barbe taillée de près et sa cicatrice blanche au sourcil renforcent l'effet. Il a dix ans de plus que Frank et vingt ans de plus qu'Eddie, et on est tous en bonne forme nous aussi, mais aucun de nous n'aurait la moindre chance face à lui, à un contre un. Peut-être même à deux contre un.

Lila lui ouvre une nouvelle Negra Modelo et une Shiner Bock pour moi, en demandant si on veut jouer un tour en attendant Eddie.

Charlie se tourne vers moi :

– Qu'est-ce que tu en dis, Rudy Max ?

Je réponds pourquoi pas, et Lila se met à battre les cartes.

Eddie et moi sommes revenus dans l'après-midi, après avoir livré un chargement à Boca Doble sur la côte du

Tamaulipas la veille au soir – et comme d'habitude après une course, je me sens vraiment bien. La plupart de ces livraisons ont lieu sans anicroche, mais on ne sait jamais. Chaque fois qu'on part, il faut rester sur le qui-vive, et même si on ne rencontre aucun problème, on a l'adrénaline à bloc pendant tout ce temps-là. Cette fois, c'étaient trois caisses de M4, trois de FAL belges, trois de munitions pour chaque type d'arme, un carton de doubles chargeurs camemberts Beta C-Mag transparents, et un fusil de sniper Dragounov avec tout le matériel. Au total, une commande très chère.

C'est notre travail, à nous les Wolfe. À côté du cabinet d'avocats, de South Texas Immo et du magasin Delta Instruments & Graphics, de la Compagnie Maritime Wolfe et de trois bateaux à crevettes sans oublier un bateau de location, outre aussi les sociétés légales et prospères de notre famille dans le comté de Cameron, notre travail c'est de vendre des armes. Surtout via Terre-Wolfe et surtout au Mexique. On fait ça depuis cent ans. Nous disposons d'un réseau d'approvisionnement fiable et étendu, et pouvons trouver tout type d'arme à feu dans n'importe quelle quantité, ou presque. Nous faisons affaire avec des clients fort divers, mais notre plus gros acheteur est une organisation appelée Los Jaguaros, qui se trouve être la branche mexicaine de notre famille. Ils vivent presque tous à Mexico. Ils descendent de la même lignée paternelle, et portent donc aussi le nom de Wolfe. De nombreux membres de notre famille nous appellent la Maison Wolfe, terme adéquat que j'ai toujours apprécié. Nous ne trafiquons pas que des armes à feu et le trafic ne représente que l'une de nos activités illégales, dont l'ensemble constitue le marché caché. Charlie dirige ces opérations et ne rend de comptes qu'aux patriarches du côté texan, les Trois Oncles, associés principaux du cabinet juridique Wolfe Associates, et qui figurent parmi les avocats les plus réputés de l'État. Nous nous occupons très rarement des gens, et jamais de la drogue.

Nous désapprouvons les substances narcotiques ; en outre, leur commerce attire trop de gens de mentalité irrationnelle et de disposition irascible. Quant au trafic de personnes, nous avons en général pour règle de ne rien transporter qui parle, même si nous faisons une exception de temps à autre. Nous nous débrouillons bien aussi dans le domaine des papiers d'identité, du faux passeport fabriqué par un expert aux documents officiels. Nous pouvons vous fournir une identité complète, de la naissance à aujourd'hui. Un gros succès, ce service, et en expansion constante. Dans un monde où les bureaucraties nous transforment toujours plus facilement en numéros et en paquets de données informatiques, il est bien naturel qu'un nombre croissant de gens vindicatifs fournissent aux machines des chiffres contradictoires et de fausses informations. Il faut les battre à leur propre jeu.

Mais le trafic d'armes a toujours été notre vocation première. Parfaitement illégale, certes, mais pour nous, certains droits naturels transcendent le droit écrit, et le premier d'entre eux est l'autodéfense. Sans le droit de se défendre – et donc le droit d'en avoir les moyens – tous les autres prétendus droits ne sont que du vent. Il y a bien de la vérité dans le vieil adage selon lequel ce n'est ni Dieu ni la Constitution qui ont rendu les hommes égaux, mais le colonel Colt. *Ergo*, comme nous disions dans les débats en classe, toute loi qui vous ôte les moyens de vous défendre contre d'autres équipés de ces mêmes moyens est une loi injuste et ne méritant pas d'être respectée, même si cela fait de vous un délinquant par définition. Il existe bien sûr toutes sortes de gens intelligents et de bonne volonté qui ne partagent pas ce point de vue, et c'est très bien. Nous autres Wolfe croyons profondément à la liberté de choix et d'expression. Si vous êtes satisfait de confier à l'État la protection de votre personne respectueuse des lois, pas de problème et bonne chance. Mais si vous désirez les moyens de défendre votre peau, comme c'est votre

droit naturel, alors bienvenue, soyez notre client. Et si un client souhaite acheter une arme ou même quelques caisses de munitions pour d'autres usages que l'autodéfense, eh bien ce sont ses affaires. Nous ne laissons personne se mêler de nos affaires, et nous ne nous mêlons pas des siennes. Laissez-nous en paix et nous vous laisserons en paix. Nous sommes tolérants et aimons ardemment la liberté, nous autres Wolfe.

Lila me donne un valet, face cachée, puis un autre visible et je lui dis que c'est bon pour moi.

Charlie, qui a un huit visible, déclare :

– Fais-moi un miracle.

Lila lui donne un trois et il révèle un roi en riant, raflant encore deux dollars.

Il demande une carte à dix-huit et il arrive à vingt et un. Quelle probabilité il a ? Je lui dis que seuls les ivrognes et les idiots demandent une carte à dix-huit, et qu'il gagne par pure veine, parce qu'il joue comme un manche, c'est clair.

– Une veine de pendu, sourit Charlie, en faisant un clin d'œil à Lila.

Elle me dit en riant :

– Il ne s'appelle pas Charlie Fortune pour rien.

En fait, Fortune était le nom de jeune fille de sa mère.

Puis ils regardent tous deux vers la porte et leur sourire disparaît.

Je me retourne sur mon tabouret au moment où une voix à l'accent mexicain ordonne :

– Les mains sur la tête ! Tout le monde !! »

Deux types en cagoule noire, les vêtements trempés, un petit et un de taille moyenne, tous deux armés de fusils à canon scié. Avec le juke-box et l'eau dans les gouttières, personne ne les a entendus arriver en voiture.

On obéit – mais assis comme je suis, à moitié tourné vers eux, j'aperçois Eddie Gato à l'entrée du petit vestibule des toilettes, dans le coin le plus près de la porte. Les deux types ne peuvent pas le voir. Puis Eddie disparaît.

– Órale ! lance le petit à Frank et au Professeur. Bougez vos culs. Au bar.

Ils obéissent, se levant avec lenteur et précaution, les mains posées sur la tête. Ils viennent s'asseoir sur des tabourets derrière moi.

Un fusil à canon scié, c'est une arme qui en impose, en particulier à l'intérieur. Ils ont un Ithaca et un Remington, mais tous deux semblent assez vieux, et même de là où je suis, je peux voir qu'ils ne sont pas de bonne facture. Qui que soient ces types, ce sont des amateurs, le genre nerveux aux yeux écarquillés, ce qui les rend d'autant plus dangereux. Ils ne viennent sans doute pas régler un compte avec quelqu'un ici, ou sinon ils l'auraient déjà flingué. C'est forcément un braquage. De toutes les années que j'ai passées à Terre-Wolfe, c'est la première tentative. Ce ne sont sans doute pas des gars du coin, sinon ils sauraient qui on est, et personne nous connaissant ne tenterait un coup pareil. Peut-être qu'ils ont entendu parler en ville des super dîners du samedi dans ce troquet pourri au milieu de nulle part et décidé qu'un dimanche soir serait le moment parfait pour l'attaquer, puisque la caisse du week-end ne partirait pas à la banque avant lundi. Qui sait ? Peut-être qu'ils passaient juste par là sur la route de la plage, qu'ils ont vu le panneau et tenté leur chance.

– Apaga esa pinche musica ! ordonne le petit.

L'autre obéit et débranche le juke-box, coupant les vocalises mélancoliques de Sinatra qui apprenait le blues.

Le plus proche de mes flingues, c'est mon 44 Magnum Redhawk. Il se trouve dans mon pick-up garé quasiment devant la porte mais il pourrait aussi bien être en Égypte. Frank n'est sans doute pas équipé non plus. Lila n'est jamais armée pendant le travail et pour ce que je sais, le Professeur n'a jamais touché un flingue. Mais Charlie en garde généralement un derrière le bar, et la question du moment, c'est est-ce qu'il va essayer de le sortir sous le nez des deux autres

qui peuvent tous nous descendre avant. À mon avis, il va leur donner l'argent et les laisser partir, puis on verra ce qu'on peut faire. Même s'ils réussissent à quitter Terre-Wolfe, on les retrouvera bien vite et on leur fera comprendre leur erreur. On peut retrouver n'importe qui.

Pourtant, il reste Eddie. Il me semble que lui aussi a laissé son arme dans le pick-up, mais peut-être qu'il l'a et qu'il se planque dans le vestibule avec une idée en tête. Impossible de savoir, avec lui. Peut-être que Charlie se dit la même chose.

Le petit s'approche du bar, lui braquant son Ithaca en pleine figure.

– C'est toi le patron, Tarzan ?

Charlie répond que oui, et l'autre continue :

– Où est le coffre, enculé ? Et pas de conneries, hein. Je *sais* qu'il y a un coffre.

Du coude, Charlie désigne une porte dans le fond :

– Derrière, dit-il. Dans le bureau.

Le petit continue à braquer Charlie et commence à reculer vers le bout du comptoir pour en faire le tour.

– Wachelos, dit-il à son copain, qui avance en crabe vers le bar pour mieux nous surveiller.

Au moment précis où le petit type passe devant son copain, Eddie Gato entre par la porte principale, les bras tendus avec son Browning neuf dans une main, mon Redhawk dans l'autre, visant les deux têtes masquées. Il s'avance vers eux sans être entendu, grâce au même bruit ambiant qui a permis aux deux types d'entrer ; il arrive à portée de crachat et leur dit d'une voix normale :

– Con permiso.

Ils sursautent et font mine de se retourner, détournant leurs armes de nous et – en moins de deux secondes – je me jette au sol, Frank éjecte le Professeur de son tabouret et Charlie attrape Lila qui crie et il la balance derrière le bar puis on entend presque en même temps les détonations des armes de

poing et d'un canon scié – accompagnées de bruits sourds et métalliques.

Les oreilles bourdonnantes, je lève la tête et je vois Eddie penché au-dessus d'un des braqueurs étendus, le canon de son Browning à quelques centimètres du cœur et… bang, il tire encore. Puis il s'occupe de l'autre de la même manière.

Toujours s'assurer. Une vieille règle.

Lila et le Professeur ont assisté à plus d'une bagarre ici, mais je ne suis pas sûr qu'ils aient déjà vu quelqu'un se faire tuer. Lila paraît moins bronzée. Elle dit que tout va bien, elle a juste besoin d'un verre, et elle s'en verse un bien tassé. Le Professeur en accepte un aussi ; lui-même a l'air un peu pâle.

Les chats ont disparu, mais les coups de feu n'ont sans doute guère alarmé les habitants. Les détonations sont monnaie courante à Terre-Wolfe. Le champ de tir derrière les Armes de la République est utilisé presque quotidiennement, il n'est pas rare d'entendre quelqu'un s'entraîner le long du fleuve ou dans l'une des resacas, et de temps en temps il y a un concours de tir derrière la Niche, même de nuit. Frank sort quand même pour voir si la curiosité aura réveillé quelqu'un, mais il ne distingue rien. Mis à part sa maison, la mienne et celle de Charlie, toutes les habitations se trouvent à une certaine distance de la Niche. Comme elles sont toutes fermées à cause de la pluie, il se peut même que personne n'ait rien entendu.

Je reprends le Redhawk à Eddie et j'éjecte les douilles tandis qu'il engloutit la bière que j'avais posée sur le bar. Puis il s'attaque à celle de Charlie tout en nous racontant qu'il avait vu ce qui se passait en sortant des toilettes – il y était rentré en vitesse et était sorti par la fenêtre pour prendre les flingues dans le pick-up. Il avait tiré deux fois de suite avec chaque arme, visant la base du crâne pour toucher le tronc cérébral et couper ainsi les fonctions motrices et le tir

réflexe – mais Eddie n'avait pas l'habitude du Redhawk et il avait visiblement raté le bulbe rachidien au premier coup, parce que le type avait actionné la détente une milliseconde avant que la seconde balle l'achève. La décharge de chevrotines avait aspergé le mur du fond, éclatant deux des affiches suspendues dans un cadre de verre. L'une d'entre elles, faite par Lila, disait « Résistez fort, obéissez peu » juste au-dessus d'un graffiti « Et je dis bien : tous tant que vous êtes, bande de saligauds ! Oncle Walt ». L'autre photo était un agrandissement de Natalie Portman allongée nue sur des planches dans une grande serviette, le regard lascif tourné vers l'objectif, sa cuisse magnifique trouée de trois plombs à côté d'une inscription proclamant « À mon bébé Charlie, le plus grand laboureur du monde, avec toute ma reconnaissance pour son sillon. À toi, pour toujours et à jamais, Nat' ». Notre cousine Jackie Marie avait conçu l'affiche pour le quarantième anniversaire de Charlie il y a trois ans. Elle avait aussi parié avec pas mal de gens qu'il ne la suspendrait pas au mur – et elle avait perdu.

Charlie s'ouvre une nouvelle Negra et laisse Eddie finir son récit, puis le réprimande d'avoir pris autant de risques ; il aurait pu tous nous faire tuer.

– J'ai un M4 avec mode automatique là-dessous, ajoute Charlie en montrant le comptoir. J'aurais pu vider tout le chargeur dans ces types avant qu'ils soient sortis du parking.

Mais Charlie n'a pas le cœur aux reproches, on le sait tous, parce qu'à la place d'Eddie, il aurait agi de même. D'ailleurs, Eddie avait agi comme un chef. Son « excusez-moi » tranquille en espagnol n'avait pas affolé les types, qui auraient tiré partout, mais il avait détourné leur attention juste assez pour mettre dans le mille avant le tir de barrage.

Eddie répond à Charlie que oui, c'était risqué et qu'il en est conscient, que d'accord, on aurait pu les descendre dehors ou leur donner la chasse ensuite. Mais il avait peur qu'ils

nous abattent d'une seconde à l'autre pour une raison à la con ou pour une autre, ou même par accident, et donc il devait prendre le risque.

Charlie semble prêt à réfuter l'argument, mais il hausse les épaules et laisse tomber.

Impressionnants, les dégâts que peut faire une balle à pointe creuse dans une tête humaine. Mis à part le sang qui suinte par les cagoules, on arrive à contenir le gros des dégâts à l'intérieur lorsqu'on les bouge pour voir leur figure. Personne de notre connaissance. Ils ont tous les deux des portefeuilles. L'un avec un permis de conduire texan et une adresse à Laredo, l'autre avec un permis mexicain. Peut-être que ce sont leurs vrais noms, ou peut-être pas. Aucune importance. Ils ont tous deux des photos de femmes, des billets de loterie, des pesos, quelques dollars.

On est dans notre droit en abattant deux braqueurs armés, mais Charlie ne voit aucune raison de signaler l'affaire au bureau du shérif, en ville. On est tous d'accord. Pourquoi prendre la peine de répondre à des questions, de remplir des paperasses ? De toute façon, on n'aime pas apparaître aux nouvelles en lien avec un incident violent. On a des amis dans la politique et les médias en ville qui nous aident parfois à éviter ce genre de publicité, mais on préfère ne faire appel à eux que dans des cas extrêmes.

Lila accepte l'aide du Professeur pour nettoyer. Demain, elle fera repeindre la cloison et réencadrer les affiches. Quant à nous, on met nos ponchos de pluie, on ramasse les cadavres et leurs fusils et on les sort par la porte du fond.

Il crachine encore et la nuit s'est refroidie. Le fleuve est à peine visible sous l'épais couvert nuageux, dans le brouillard qui s'est levé. J'approche mon pick-up et on charge les corps à l'arrière, en ne leur laissant que leurs sous-vêtements et leurs cagoules – parce que je n'ai pas envie d'avoir trop de sang répandu sur mon plateau. On met les habits, chaussures

et portefeuilles dans un sac-poubelle avec deux gros cailloux, on le ferme et je l'ouvre un peu avec un couteau. Eddie prend le sac et les deux canons sciés et va les jeter dans le fleuve.

Charlie monte dans la cabine avec moi, Frank et Eddie à l'arrière. J'avance lentement sur une piste étroite qui s'enfonce en zigzag dans les bosquets. C'est la partie la plus sombre de Terre-Wolfe, même par le jour le plus clair, et cette nuit il fait tellement noir qu'on voit seulement ce que balayent les phares. Les arbres dégoulinent d'eau, les essuie-glaces sont à fond. On distingue vaguement des lueurs orange à la fenêtre de la maison sur pilotis de Charlie, mais même pas sa forme.

On arrive à une petite clairière près d'une resaca, un bras mort de rivière dans cette partie du Texas. Il y a des resacas partout vers l'embouchure du Rio Grande, et la palmeraie autour de Terre-Wolfe en compte une dizaine de toutes les tailles. Celle-ci s'appelle Resaca Mala et c'est la plus grande et la plus excentrée. Elle a la forme d'un boomerang. On s'approche de son extrémité inférieure, et on a suivi l'itinéraire le plus simple pour y accéder. L'air est plus lourd ici, les odeurs plus fortes. Les berges sont couvertes de roseaux et de broussailles, sauf quelques clairières comme celle-ci. Je coupe le moteur mais je laisse les phares qui éclairent violemment l'eau noire et le mur d'ajoncs sur la rive d'en face.

Je sors avec Charlie, on fait le tour du pick-up et Eddie nous aide à descendre les cadavres. On n'entend que nous et l'impressionnant coassement des grenouilles.

J'attrape le plus grand par les poignets, Charlie par les chevilles et on le transporte jusqu'à la rive. Je lui ôte sa cagoule, que j'enroule sur un caillou de la taille d'un poing et le jette à l'eau, puis je me nettoie le sang des mains. On saisit à nouveau le type et Charlie compte « À trois ». On prend un bon élan pour le balancer, un, deux, on le lâche à la trois et il tombe à l'eau trois mètres plus loin, puis réapparaît bras et jambes

écartés dans les remous, s'éloignant sur l'eau un peu plus loin. Les grenouilles se sont tues.

Frank et Eddie jettent l'autre à l'eau. Il est plus petit, mais ils ne l'envoient pas aussi loin que le nôtre – Frank a des problèmes d'épaule depuis quelques années maintenant.

L'eau s'apaise, et Charlie ordonne :

– Coupe les phares.

J'obéis, et le monde sombre dans des ténèbres aveugles.

On reste là sans bouger, je n'entends que ma propre respiration. Soudain, un froissement d'herbe, plus loin sur la berge. De petites éclaboussures, plus fortes. Tout à coup, l'eau se met à bouillonner d'une agitation frénétique, accompagnée de grognements gutturaux et enroués.

– Lumière, dit Charlie.

Je rallume les phares, révélant brutalement le chaos délirant d'une bande d'alligators déchirant les cadavres. Certains d'entre eux font plus de trois mètres de long, et Charlie en a vu des encore plus gros par ici. Il y a des alligators dans cette resaca depuis que notre famille s'est installée par ici, au dix-neuvième siècle. Ils nous ont toujours bien servi.

– Bon Dieu, fait Eddie.

– Ouais, dit Charlie. On y va.

Le maelström se déchaîne toujours dans la rivière. On remonte dans le pick-up et on rentre à la Niche.

Demain matin, il ne restera même plus un os ou un lacet dans la resaca.

Il est une heure du matin passée, et on est toujours tous les quatre à la Niche. Des joueurs de folk irlandais grattent dans le juke-box. Le sol est nettoyé, et on a garé le véhicule des braqueurs à l'arrière – un pick-up Ram d'une dizaine d'années. Demain, Jesus McGee viendra le regarder. C'est le propriétaire du garage Riverside dans la grand-rue, et il décidera si ça

vaut la peine de changer les plaques et l'identité du véhicule pour le vendre de ce côté-ci du fleuve, ou s'il vaut mieux le fourguer « en l'état » à un vendeur mexicain de Matamoros.

Charlie avait payé la tournée à notre retour de la resaca. Le Professeur avait bu d'un coup, remercié et annoncé qu'il rentrait chez lui. Lila avait demandé si elle pouvait partir aussi et Charlie avait dit bien sûr ; elle avait fait un petit salut à Eddie avant de s'en aller avec le Professeur. On est restés à quatre, à siroter nos verres, mais l'excitation de la soirée commençait à disparaître et lorsque Charlie déclare « C'est l'heure, messieurs. Vous n'êtes pas obligés de rentrer chez vous, mais vous ne pouvez pas rester ici », cela ne dérange personne de se faire virer.

On se dirige tous vers la porte quand le vieux téléphone mural à clavier rotatif se met à tinter, au bout du bar.

Ce téléphone est là depuis avant ma naissance. Neuf fois sur dix, c'est un habitant de Terre-Wolfe qui en cherche un autre, ou quelqu'un de Brownsville qui se renseigne sur les menus du week-end. Dans les deux cas, à cette heure-ci, c'est peu probable.

– Qui que c'est, je m'en tape, grogne Charlie en s'approchant de la porte.

– Qui que ce soit, je corrige.

Avec Frank, on aime bien faire marcher Charlie en lui exhibant les avantages de notre diplôme d'anglais. Il me jette un œil.

Le téléphone continue à sonner.

– Peut-être que Lila a oublié quelque chose, dit Eddie.

Il va décrocher et demande « Ouais ? » comme si c'était Lila. Puis son sourire disparaît et il demande :

– De la part de qui ?

– Je suis pas là, raccroche, souffle Charlie.

– Oh bon Dieu… Désolé, monsieur, je n'avais pas reconnu votre voix, balbutie Eddie. Oui, c'est Eddie, monsieur, Eddie Gato… oui monsieur, il est ici même.

Eddie pose la main sur le combiné, le tend à Charlie et annonce « Harry Mack ».

Tout le monde tend l'oreille. En tant qu'aîné des Trois Oncles, Harry McElroy Wolfe est le chef de la branche texane de la famille. C'est aussi le père de Charlie, et il n'a jamais appelé la Niche au téléphone. Il contacte toujours Charlie sur son portable, et si Charlie l'a coupé, il laisse un message. Il a sans doute déjà essayé. Pour qu'il appelle sur la ligne de la cantina à une heure et demie du matin, cela signifie un événement hors du commun.

Charlie prend le téléphone et dit :

– Oui, monsieur ?

Je n'ai jamais entendu Charlie s'adresser à son père autrement que par « monsieur », et chaque fois qu'il fait allusion à lui dans une conversation, il dit comme nous : « Harry Mack ».

Charlie écoute une bonne minute, sans rien dire d'autre que « d'accord » et « oui monsieur » deux ou trois fois. Impassible.

– Oui monsieur, c'est possible, dit-il. Juste le temps de prendre des vêtements et des passeports. On sera là dans moins d'une heure.

Des passeports ? J'échange un regard avec Frank et Eddie.

– Oui monsieur, dit Charlie. Bien sûr. Oui, je suis d'accord… C'est ce que nous ferons. Merci.

Il raccroche le combiné au mur et reste là immobile une minute, la main encore sur le téléphone.

Puis il se retourne vers nous :

– Ils ont Jessie.